

Johanna Silva

l'amour
et la révolution

textuel

COLLECTION « PETITE ENCYCLOPÉDIE CRITIQUE »
Dirigée par Manuel Cervera-Marzal et Sébastien Chauvin

Johanna Silva

l'amour *et la révolution*

Graphisme de la couverture : Léa Dallaglio
Correction : Géraldine Chognard

© Les Éditions Textuel, 2024
2, rue Rampal
75019 Paris
www.editionstextuel.com
ISBN : 978-2-84597-992-5
Version numérique 2024
ISBN : 9782845979963

textuel
PETITE
ENCYCLOPÉDIE
CRITIQUE

Concernant l'écriture inclusive

J'ai fait les choix suivants. Quand il y a une majorité écrasante d'hommes, j'accorde au masculin. Quand il y a une majorité écrasante de femmes, j'accorde au féminin (spoiler alert: ça n'arrive pas souvent). Quand c'est indéterminé, ou que c'est moitié-moitié, j'utilise le point médian, des mots englobants ou bien encore des pronoms non binaires.

Le 28 juillet 2013

La première rencontre, les présentations, je ne m'en souviens pas. À peine un flash, l'image d'un coffre rempli de caisses grises elles-mêmes remplies de journaux et de livres et encore, je ne suis même pas sûre. J'ai revu cette image tant de fois par la suite, ces mêmes caisses dans cette même voiture, qu'elle pourrait très bien dater d'un autre moment. Je ne me souviens pas mais je peux imaginer: le déchargement, le transport des caisses du parking jusqu'au chapiteau sous lequel il allait intervenir un peu plus tard. Mes hésitations sûrement à en prendre deux à la fois pour montrer que j'en suis capable, ou bien une seule parce que quand même, c'est lourd. Les rues du village que depuis deux semaines j'avais pris l'habitude de voir vides se sont peuplées d'une foule joyeuse. Sans doute suis-je moi aussi ravie, fière d'avoir participé à créer cela, heureuse que les lieux que nous avons travaillé à rendre accueillants à coups de drapeaux rouge et noir, de panneaux et de banderoles bigarrées, le soient effectivement.

La table de vente installée, les livres et les journaux disposés en piles droites et nettes, il n'y avait plus rien à faire. L'intervention n'allait pas débiter avant un moment. Ça doit être lui qui a dit viens, on va boire un coup en attendant.

C'est à partir de là que l'image devient nette. Je ferme les yeux et je nous revois, de l'extérieur.

Nous nous tenons l'un en face de l'autre, debout, accoudé-es au bar. J'ai un verre dans la main droite, le sien est posé sur le comptoir en bois. En me concentrant, je peux me remettre dans mon corps, revoir par mes yeux : son visage au premier plan et derrière lui, ce décor un peu curieux de chapiteau déserté. Quelques gobelets traînent sur les tables, quelques programmes froissés ont été oubliés là par des festivalier-es distrait-es. Peut-être que quelqu'un-e est en train de ranger, que deux ami-es discutent à voix basse dans un coin, mais ce qui est sûr c'est que sous la tente tout est calme, alors que l'on entend au loin des rires, des cris d'enfants, et parfois des applaudissements qui viennent ponctuer les spectacles. Le chapiteau est un îlot. La chaleur moite qui y règne serait étouffante si l'on n'avait pas laissé ouverts les côtés de la tente par lesquels un peu d'air passe.

Pendant un temps, presque rien, dix secondes, quinze peut-être, mais c'est déjà trop long, on ne se dit rien. Pour me donner un peu de contenance, je bois une gorgée. Il s'agit de faire comme si tout ceci était normal. Je jette un coup d'œil dehors : la lumière du monde extérieur est éclatante, presque aveuglante par rapport à celle, blanche et mate, qui parvient à transpercer la toile.

– Et donc euh... tu fais quoi dans la vie?

Je tourne lentement la tête vers lui. La question n'est pas originale. Je ne peux pas lui en vouloir de l'avoir posée mais j'aurais préféré qu'il ne le fasse pas, car je n'ai rien à y répondre. D'habitude ce n'est

pas grave, je bricole, parle de mes petits boulots, de mes voyages en stop, j'improvise un bon mot. D'une pirouette je fais de ma peur du monde du travail une blague désinvolte.

À lui, j'aurais aimé pouvoir présenter un meilleur visage. Pas forcément un boulot intéressant, mais au moins une activité-passion, n'importe quoi de consistant face à ce type qui ne me connaît pas mais que moi je connais et que j'admire. Je lis le journal qu'il dirige – non, je ne le lis pas, je le dévore – et dont il signe la plupart des papiers. Ceux-ci sont parsemés de détails personnels et c'est presque effrayant comme je le connais : je pourrais citer le prénom de ses enfants, retrouver le titre de la plupart de ses livres, ou encore retracer sur une carte de France le trajet de ses déplacements des derniers mois. Je pourrais dire où il était le 12 juin dernier parce que j'y étais moi aussi, venue assister à la présentation de la maison d'édition qu'il venait de créer. Dans le local plutôt exigu de la librairie parisienne, il y avait une vingtaine de personnes, trente maximum. Il avait les cheveux peroxydés, c'était très étonnant, mais personne n'a fait de remarque. À la fin de la rencontre une partie du public s'est approchée de lui pour échanger un mot ou demander une dédicace. Moi aussi j'aurais pu, j'avais un de ses bouquins dans mon sac à dos. Je n'ai pas osé.

Ce que je fais dans la vie... Alors que je cherche une réponse à lui donner, mon souvenir change de nature. D'image, il se fait sensation. Comment appeler ce mélange de peur, d'envie et de honte? La

sensation n'est pas nouvelle, mais elle était jusque-là feutrée, comme contenue dans la croyance que les choses finiraient naturellement par se faire. Face à lui, elle envahit d'un coup tout mon corps, du bout de mon nez jusqu'au bout de mes doigts, et s'enfonce profondément dans ma poitrine. Comment faire le poids? Je ne vais tout de même pas lui raconter que je ne sais pas quoi faire de mon existence, que ça me terrorise, et que pour ne pas y penser je bois des coups avec les copains jusqu'à pas d'heure. Je ne suis pas sûre de me l'être seulement avoué à moi-même.

Je ne peux pas non plus me taire éternellement. Il faut trouver quelque chose, n'importe quoi. En désespoir de cause, je pense à la fanfare militante que j'ai rejointe récemment. Ça ne fait que quelques semaines mais je sens que je touche avec elle un endroit juste. Quand nous nous sommes pointées à la répète avec ma copine Anna, il n'y avait personne pour nous ouvrir la porte. Iels étaient encore au bar du coin à finir leur dernier demi, les housses d'instruments à leurs pieds, à rigoler par petits groupes de trois ou quatre. Ça m'a tout de suite donné envie. Quelques jours après, j'ai participé à une sortie pour la défense du droit à l'avortement, et j'ai été émerveillée de la joie qu'apportait la musique. Non, vraiment, je pense avoir trouvé là quelque chose, alors je lui dis :

– Je fais de la clarinette.

Il hoche la tête.

– Ah.

Le silence revient. Je me sens nulle. Je sais bien que la clarinette n'est qu'un vague à-côté d'une vie qui n'a pas de centre. Je n'ai rien de plus à en dire, le silence s'épaissit. Il regarde ailleurs, alors j'en profite pour l'observer. Sur son visage, pas la trace d'un doute, juste l'ennui d'être coincé là avec moi. Il n'a jamais ressenti ce que je ressens, c'est certain. Il n'a jamais été bloqué comme je le suis, comme je l'ai toujours plus ou moins été. Ce n'est pas de le rencontrer, de lui parler, qui fait de ce moment un moment mémorable. S'il est inscrit si fort en moi, si l'image est si nette devant mes yeux, c'est à cause de ce gouffre qui nous sépare. Même comme ça, même attablé-es au bar à boire un jus d'abricot à la paille sous un chapiteau encore vide, la distance est infranchissable. Je pourrais prendre son bras, serrer sa main, mettre nos peaux en contact. Je pourrais même lui cracher dessus ou le mordre. Il est physiquement à ma portée, mais cela ne change rien. Je ne serai jamais lui.

—

C'est étrange comme dans une vie des mois entiers peuvent s'étirer sans relief, et une seule journée renfermer tant de plis qu'il faut des années ensuite pour les déployer.

Celui face à qui la sensation de peur et d'envie m'éclatait au visage serait aussi celui grâce à qui – c'est comme ça que je l'ai vécu – elle

s'évanouirait enfin, libérant au passage une énergie et une force que je ne soupçonnais pas avoir.

C'est seulement parce que j'ai été des années plus tard prise par le même désarroi, et que celui-ci me troublait plus encore parce que je l'avais cru derrière moi, définitivement attribué à ma jeunesse, que j'ai dû m'y intéresser à nouveau. À trente ans, j'avais acquis l'assurance et l'expérience qui me faisaient défaut quelques années auparavant. Désormais je savais la force, je savais l'énergie. Alors pourquoi la culpabilité et les doutes revenaient-ils étouffer les espoirs et les envies? Avant que la sensation ne me paralyse tout à fait, je me suis décidée à la regarder en face. Je ne savais pas à quoi je m'attaquais, mais je sentais bien que c'était dans ce que j'avais éprouvé ce jour-là que se situait le nœud principal de mon problème, et ce bien davantage que dans l'amour que j'ai cru ressentir pour François, bien davantage même que dans celui qu'il n'a pas su me rendre.

Le gouffre qui nous séparait, il fallait l'explorer. Pour moi, ça a été : commencer à écrire.

Attendre

Un détour, et la suite

Dire que la politique occupe une place centrale dans ma vie ne suffirait pas. Il faudrait plutôt le formuler ainsi : pour moi et ce depuis toujours, la politique *est* la vie. L'une innerve l'autre, dans tous les domaines, dans tous les endroits. Je ne sais pas comment les détacher l'une de l'autre.

Petite, devant le JT que je regardais tous les soirs avec mes parents, je posais des questions : ça veut dire quoi, RPR ? Chirac, il est gentil ou il est méchant ? Pourquoi le FN ils aiment pas les étrangers ? À partir de là, j'ai commencé à diviser le monde en deux catégories : la droite, et la gauche. Autrement dit le bien, et le mal. La Sécu, l'école publique, les manif, c'était le bien. Les yachts, le pétrole, le racisme, c'était le mal. La gauche : partir en camping l'été, partager les tâches ménagères, effacer la dette du tiers-monde. La droite : les 4x4, la guerre du Golfe, et Claude Allègre, ministre de l'Éducation du gouvernement Jospin, dont la réforme visant à « dégraisser le mammoth » de l'Éducation nationale avait valu à ma mère d'être attaquée par la police à coups de gaz lacrymogène alors qu'elle manifestait – évidemment pacifiquement, on parle de ma mère – aux côtés de ses camarades profs. Parti socialiste : le nom était trompeur. Déjà je savais qu'il fallait se méfier d'eux.

J'étais fascinée par l'histoire de mon père. L'évoquer me procurait à chaque fois – c'est le cas

aujourd'hui encore – les mêmes sensations. « Mon père est colombien » : déjà mes sens, l'ouïe, la vue, le toucher, se mobilisent. J'aime le vernis d'originalité que cette information dépose sur moi, mais c'est la suite qui me fait vraiment vibrer. Comment il est arrivé en France... c'est une longue histoire. Il faut trouver la juste attitude : ne pas trop en faire, être à la hauteur néanmoins. Parler le plus simplement possible de cette expérience incroyable, cinq années passées à étudier à Moscou grâce à une bourse octroyée aux étudiants du tiers-monde. De là je peux choisir les anecdotes les plus drôles, les plus percutantes, parmi les dizaines dont je dispose dans mon catalogue intérieur. J'aime bien citer ce nom qui me touche plus que je ne le voudrais, « Université pour l'amitié entre les peuples », ou bien mentionner Carlos le terroriste vénézuélien que mon père a rencontré là-bas. À l'époque il se prénomait Ilich, l'un de ses frères Vladimir et l'autre, carrément Lenin. Après quelques détours j'en arrive à mon bouquet final, raconte comment mon père a débarqué à Paris presque par hasard, une erreur de visa, une brouille avec la responsable administrative de l'université soviétique. Je savoure ma naissance qui n'a tenu qu'à une simple histoire d'escalier. Ça aurait pu être Londres, et j'en parlerais dans une autre langue.

Cette énergie, cet émerveillement que réveillait chez moi cette histoire – pas seulement elle en fait, mais n'importe quel récit de lutte, de grève, de révolution – je ne savais pas comment l'utiliser, où la déverser. J'avais conscience d'avoir profité toute

ma vie de conditions matérielles d'existence plutôt favorables, ne manquant en aucun cas de confort ni de ressources. Nous n'étions pas riches, mais nous l'étions suffisamment. Ce n'était pas le cas de tout le monde et loin de là. Il était donc évident pour moi qu'une responsabilité politique m'incombait. Il fallait faire quelque chose, c'est-à-dire faire quelque chose contre le capitalisme. Le but était louable mais les voies du succès un peu floues. Trois ans tout pile après ma naissance, l'URSS s'était écroulée. Plus question de s'enthousiasmer naïvement pour les idées de partage et d'émancipation sociale, encore moins après les cours d'histoire qui dépeignaient en long et en large les horreurs du stalinisme. Le siècle des idéologies était derrière nous, la victoire définitive du capitalisme avait sonné.

Pour rencontrer mon destin politique je ne vivais donc pas dans la meilleure des époques, mais j'habitais en plus dans le pire lieu possible. Ce n'était pas la banlieue des cités, mais celle des ZAC, des bagnoles et des lotissements tristement identiques. Peut-on sans y avoir grandi avoir conscience du sentiment de marginalité qui s'y développe? À l'adolescence j'avais constamment l'impression d'évoluer en dehors de la vie, en dehors du monde. Il n'y avait rien d'autre à faire que fumer des joints sur les terrains de tennis désaffectés. Les partis et les syndicats n'existaient pas, et le seul bus qui passait au bout de ma rue le week-end avait pour destination le centre commercial. Au collège, au lycée, les mains sur le radiateur à la récré, j'attendais que ça passe, que le temps s'écoule, que les jours deviennent semaines,

les semaines des mois, les mois des années, qu'enfin arrive le moment de s'en aller. J'étais sûre que l'ennui venait de cette vie de banlieue sans enjeu et qu'il existait quelque part, certainement à Paris, des organisations structurées, des structures organisées, une armée de militant-es prêt-es à l'action dont j'irais un jour rejoindre les rangs. Quelque part, il y avait une vie qui m'attendait.

Le moment est arrivé. Je suis partie faire mes études à Sciences Po Lille. En termes d'aventures et de liberté les progrès ont été manifestes, mais en fait ça n'a pas changé grand-chose. Politiquement – et donc fondamentalement – j'ai continué à attendre. J'ai bien fait quelques tentatives, aucune n'a été concluante. Je ne garde comme souvenir de la réunion d'Attac à laquelle j'ai assisté que celui d'une grande salle à l'ambiance assez froide, aux tables disposées en un grand U pas plus chaleureux. La moyenne d'âge de la poignée de participants dépassait le mien de quoi? Trente ans? Peut-être même quarante. Aux réunions de Sud étudiant traînaient cinq ou six garçons boutonneux qui arboraient casquettes et keffiehs, satisfaits d'avoir trouvé dans le syndicat un cadre respectable pour boire des bières. C'était « sympa », et je dois dire que je suis reconnaissante que ce mot existe, que malgré sa banalité il parvienne, quand on le prononce en s'attardant inutilement sur le « a » final, à donner une idée de cette sensation complexe, de ce mélange de mépris, de détachement, d'indulgence, pas complètement dénué de tendresse. Je levais les yeux au ciel à l'écoute de certaines blagues un peu sexistes et des rires gras

qu'elles provoquaient, mais ce qui me posait réellement problème, c'était le temps que l'on mettait à démarrer la réunion, la pauvreté stratégique de l'ordre du jour et l'incapacité des membres à prendre des décisions et des responsabilités. Ça partait dans tous les sens ou dans aucun, je trépiginais du début à la fin. J'étais trop impatiente. J'ai arrêté d'y aller.

Je me rends compte que le tableau que je dépeins est sombre, trop sombre pour rendre justice à la vie colorée que je menais pourtant, même dans ma banlieue sans âme. Il y a quelque chose d'indécent à faire de cette vie sans souci une vie d'ennui. Ce n'était pas comme ça. Il y avait les fêtes, les rencontres amoureuses, la promesse d'un futur riche, des mouvements sociaux joyeux et bouleversants. Je pense au CPE, au blocage de mon école contre une réforme de l'université, au mouvement des Indignés. Peut-être que ça parlera à certain-es. Pour les autres je ne pense pas qu'il soit utile de préciser: dix ans avant, dix ans après, ça n'aurait sûrement pas changé grand-chose. Il y aurait eu les mêmes AG endiablées qui m'électrisaient sans que je n'ose y prendre la parole, les mêmes liesses au début des mouvements et les mêmes délitements quand ils touchaient à leur fin. Le sentiment d'attente disparaissait pendant quelques jours, parfois même quelques semaines, mais il finissait toujours par revenir.

Arrivée à Paris après la fin de mes études, il y a bien eu quelques projets avec mes copains, une revue, un potager collectif. Pour le coup j'adorais les réunions qui se tenaient dans le petit studio décrépi

que j'avais la chance d'occuper gratuitement parce qu'il appartenait à mes parents. Nous nous serrions à dix, douze ou quinze dans 14 mètres carrés, et discussions des heures durant. Les enthousiasmes se diluaient cependant dans les déménagements, dans les éternelles difficultés d'agenda, dans la vie qui avait l'air d'avancer pour tout le monde sauf pour moi qui n'arrivais pas à faire de la mienne autre chose qu'un patchwork d'activités, sans direction ni but.

Sûrement j'aurais dû chercher un travail – un vrai, un d'adulte, temps plein et tout le tralala – puisqu'apparemment c'était ça qu'il fallait faire, mais j'avais peur. Je doutais d'en trouver un qui me passionne, je ne voyais pas pourquoi j'aurais cette chance. En attendant – en attendant quoi? –, je vivais de missions ponctuelles, j'allais manifester à Nantes ou à Madrid, je m'engageais comme bénévole.

L'attente était le sentiment par défaut. Elle revenait toujours.

—

C'est cette brûlure qui me pousse à retourner voir François un peu plus tard le jour de notre rencontre. Plusieurs heures ont passé, il fait nuit. Nous nous trouvons de nouveau sous un chapiteau, mais celui-ci est plein à craquer, tout le festival étant réuni là, devant le concert des Ogres de Barback. Je suis excitée comme une puce – la fin du séjour approche, les Ogres ont été le grand amour musical de mon

adolescence et surtout, j'ai beaucoup bu. Je pourrais dire aujourd'hui que c'était une manière de gérer le déluge d'émotions qui déferlait sur moi mais à l'époque, je bois toujours beaucoup sans trop me poser de questions.

Comment la conversation débute-t-elle ? Sûrement que je me passe d'introduction et lui lance simplement : « J'adore *Fakir* ! ». D'ailleurs je ne mens pas, ni n'exagère. J'adore *Fakir*, vraiment, j'adore, c'est drôle, c'est facile à lire, c'est intelligent. Politiquement c'est à la fois bien ancré à gauche comme j'aime et pas sectaire ou puriste comme j'ai pu le voir ailleurs. Je m'y sens bien, je lis tout de bout en bout, et en premier lieu les papiers sur la vie interne du journal. Les récits qu'ils font de leurs aventures me donnent une envie folle de faire partie de la bande, cette petite troupe de joyeux Picards qui s'active sous la houlette d'un rédac' chef autant moqué qu'admiré. Le rédac' chef, je l'ai sous mes yeux – je n'en reviens toujours pas. L'ivresse a déterré sous la peur et la gêne l'immense envie que j'ai de faire quelque chose, alors cette fois-ci j'ose lui dire : « Je veux bosser pour toi ! ».

Il me dévisage, amusé. Je ne crois pas qu'il soit lui-même complètement sobre mais à l'évidence je suis plus soûle que lui.

- Tu sais faire quoi ?
- Moi ? Je sais pas. Je sais tout faire.

C'est le vin qui parle à ma place.

- Tu fais de la vidéo ?
- Je peux apprendre !

J'aurais donné n'importe quoi.

—

J'ai longtemps essayé de comprendre comment les choses avaient basculé, pourquoi. Mes souvenirs sont trop embrumés par l'alcool pour que je puisse compter dessus. Ce dont je suis sûre, absolument sûre, c'est que je n'avais jamais été physiquement attirée par François avant le soir du concert. Quand la responsable des bénévoles – pardon, des « brigadistes » – m'avait précisé dans un clin d'œil qu'il était célibataire, je n'avais pas compris en quoi cette information était censée m'intéresser. Son statut marital ne me concernait pas : il n'appartenait pas à cette sphère-là. Pas seulement parce qu'il était connu et que je l'admirais, et même pas parce que je ne pensais pas qu'il puisse s'intéresser à moi. Il était vieux, un adulte pour de vrai. Pire : un père. La question ne se posait pas.

Pourtant, à la fin du concert, sous le chapiteau bondé, c'est bien moi qui ai commencé à lui parler tout près. Une lueur dans ses yeux a dû m'y autoriser mais c'est moi qui, la première, ai fait le mouvement de l'embrasser.

L'élan initial, mon attirance pour Fakir, je me l'explique, il préexiste à cette soirée. J'en ai même la trace, la preuve incontestable : un mail envoyé à

l'une de mes professeur-es de master dans lequel j'écrivais: «*Je suis évidemment toujours terrorisée à l'idée de travailler à plein temps, je remets donc ça à septembre. Profiter d'un dernier été... À moins que je ne supplie les camarades de Fakir de me transmettre leur savoir, que je commence un livre ou que je fasse une tournée.* »

Mais ce basculement... Mon unique hypothèse, c'est que je n'avais pas d'autre choix. Je ne croyais pas moi-même que la possibilité de travailler pour Fakir fût réelle. Comment aurais-je pu? Malgré l'appui parental j'avais tout de même besoin d'un peu d'argent, et je savais que ce genre de structure payait peu, voire pas du tout. Du reste, Fakir était basé à Amiens où je n'avais jamais mis les pieds et enfin, malgré mon arrogant « je sais tout faire », j'aurais bien été en peine de dresser une liste de mes compétences.

L'amour. Ça, je savais. On m'avait appris, j'avais lu des livres, discuté du sujet pendant des heures avec les copines. J'avais de l'expérience, depuis des années, une certaine maîtrise de la séduction alcoolisée. N'ai-je pas utilisé cette ressource parce que c'était la seule que j'avais sous la main? Embrasser François était-il le meilleur, le seul canal pour l'atteindre, pour réduire la distance qui me séparait de lui? Pour rebattre les cartes, pour bousculer la vie, quel autre chemin?

—

Il faut défaire un dernier pli de cette journée pour arriver au bout. Dans la voiture, après qu'il m'a

proposé de quitter la soirée et de partir ensemble pour son gîte, je lui dis :

– Tu n'écris pas si bien que ça.

Ça aussi je le pense. Mon ex m'a offert du temps où nous étions encore ensemble son *Journal de mes pulsions protectionnistes* et, contrairement à ses articles dans *Fakir*, j'ai trouvé ça répétitif et gonflant, au point de lâcher le bouquin en cours de route. Juste après j'ai lu *Crimes et châtements* qui m'a bouleversée. Je rajoute donc :

– Je préfère Dostoïevski...

C'est vrai mais ça ne change rien. L'admiration que j'ai pour lui demeure intacte, et infinie. Seulement, l'attraction qu'il exerce sur moi est si sévère et si implacable qu'elle m'effraie. J'agis sans réfléchir. Pas une seconde je n'imagine qu'il ne sait pas à quel point je suis impressionnée.

Pendant très longtemps j'ai regretté cette phrase, tant elle a marqué notre relation, tant elle l'a marqué, lui, et tant il me l'a reprochée. Je comprends aujourd'hui que c'était ma manière de lui refuser les pleins pouvoirs, et je considère avec une tendresse nouvelle ce sursaut de résistance qui me fit la prononcer.

Plus j'y pense, plus j'écris et plus je me dis, tous les ingrédients étaient là, dès le premier jour, et même celui auquel je n'avais jamais pensé auparavant, ce

besoin d'exister, d'exister pour moi et pas à travers un autre, de ne pas me perdre en lui. Dans cette phrase provocatrice, presque méchante, que j'ai prononcée dans la voiture, il me semble que c'était, sans que je ne le sache, ce besoin qui se manifestait.

Le reste de l'été

Je ne saurai jamais si c'était le seul moyen à ma disposition, mais je peux dire qu'il a été efficace. En rentrant dans ma petite chambre parisienne après la fin du festival, un mail m'attendait. Son objet: « offre ». François ne m'y proposait pas un travail, mais de l'accompagner en Ardèche, dans une maison où il allait passer en solitaire un bon bout du mois d'août. Le ton du mail n'était ni agréable ni léger: François parlait de son gamin malade, des sentiments qu'il n'éprouvait pas pour moi, et m'annonçait même la date d'autodestruction programmée de notre possible liaison d'un été.

Pourtant, je sus tout de suite que j'irais.

Sur le moment j'ai bien essayé d'affecter la distance. Je me moquais même de lui ostensiblement mais en réalité, j'avais très peur qu'il ne retire son invitation. L'idée que cela s'arrête là, fin du bousculement, fin du rebattement des cartes, m'était insupportable et elle me valut mes premières insomnies. Il fallait résister, certes, mais jamais au point de casser le fil ténu qui me reliait à lui.

La tension qui m'habitait était désagréable mais elle rendait aussi tout plus intense. Ce jour où j'ai rejoint François, le rouge déjà franc de la Twingo que me prêtaient mes parents était plus rouge encore. Le rouge profond de ma robe fétiche était lui aussi

plus rouge encore, et le vert des collines et le bleu du ciel plus vert et plus bleu également. Plus rien ne me séparait de François qu'une distance de quelques kilomètres et la trouille immense que j'avais de la franchir. Je m'élançai à l'assaut de la D535 et de mon destin, dans ma voiture et ma robe et la lumière éclatante. Un peu avant d'arriver, je croisai un PMU et, sans réfléchir, m'arrêtai. Pour la première fois de ma vie, j'étais seule au comptoir à commander un verre, espérant trouver au fond d'un petit blanc sec un peu de courage. Est-il vrai que tout le monde me regardait, comme dans mon souvenir? Pouvait-on voir à travers ma robe la puissance qui me battait dans la poitrine?

Le souvenir de l'atmosphère qui régna durant ces quelques jours en Ardèche continue de me troubler.

L'après-midi au lieu de faire la sieste, nous lisons tous les deux assis côte à côte les pièces de théâtre de Pagnol, *Marius*, puis *Fanny*, puis *César*. Nous n'avons qu'un bouquin pour deux. Il le tient dans sa main droite de manière à ce que je puisse le lire en même temps que lui. On se rend vite compte que je lis plus vite ce qui me procure, à chaque page, une petite morsure de fierté. Alors qu'il consacre ses matinées à écrire le dossier du prochain numéro de *Fakir*, je pars de mon côté et marche dans les collines alentour. Je prolonge parfois mes randonnées pour lui montrer comme je suis indépendante. Un midi il avoue m'avoir attendue. Le troisième jour je me mets dans la tête de lire en marchant un petit bouquin qu'il a écrit, *Hector est mort*, un très bon

bouquin d'ailleurs. Je me dis qu'il faut absolument que je le finisse avant de rentrer, parce que comme ça je pourrais lui dire l'air de rien que oui, j'ai lu ça ce matin, oui, en marchant.

– Tu sais François, je passe mon temps à commenter ma vie dans ma tête.

– C'est-à-dire?

– Je ne sais pas... C'est comme si je me regardais vivre en permanence. À chaque fois que je suis en train de faire quelque chose, je m'imagine le raconter ensuite. Je commence à préparer des phrases dans ma tête...

– Toi, tu n'es pas assez occupée.

Il attend la Jane Austen du XXI^e siècle, m'a-t-il dit, celle qui viendrait scruter les cœurs de la petite bourgeoisie d'aujourd'hui, celle qui viendrait scruter le sien. L'idée que cela pourrait être moi me traverse. Un soir, alors que nous rentrons en voiture de Lyon où nous sommes allées passer la journée, il me lance chiche, on va se baigner? La rivière, j'ai déjà du mal à entrer dedans en journée. Je finis toujours par y arriver mais ça met trois plombs. La première fois ça l'a surpris, comme méthode, lui étant plutôt du genre à se jeter d'un coup en serrant les dents, bonhomme. Quand il me fait cette proposition, il est minuit passé et l'eau doit être glaciale. J'ai envie de l'impressionner et ça surpasse mon envie de rester au sec, alors je lui dis bien sûr, allons-y, comme si ça ne me posait pas de problème. Il se réjouit. Nous entrons dans l'eau. Cette fois-ci j'y plonge sans hésitation. Tu es folle, il répète en rigolant, tu es folle.

Je sens bien que ça lui plaît mais je ne suis pas sûre que ça me plaise à moi.

Quand il me propose, à la fin du séjour, de lister les meilleurs moments que nous avons passés ensemble, je suis surprise. Pas de la démarche, qui peut sembler bizarre mais qui correspond tout à fait aux genres de trucs que j'aime bien, les bilans, les listes, commenter et ordonner la vie. Plutôt du fait qu'il estime que ce qui s'est passé entre nous, cette chose étrange, indéfinie, cette atmosphère tendue vaut le coup d'être inscrite quelque part, ne serait-ce que sur le cahier d'écolier qu'il traîne en permanence dans son sac. Lorsque nous estimons avoir fait le tour, il rajoute en bas de la page dans un geste un peu méta : faire la liste des meilleurs moments que l'on a passés ensemble.

Retour à Paris, de nouveau l'attente

L'été terminé, je rentrai seule à Paris et retrouvai tout à sa place : les questions, les doutes, les peurs, bien rangés au fond du bide.

Par la force du calendrier et du temps qui avançait, je me résolus à chercher du travail. Puisque l'automne s'installait et qu'il n'y avait rien d'autre à faire... Pendant des heures je traînais sans entrain sur des sites web spécialisés dans la recherche d'emploi. Aucun sens, tout ça n'a aucun sens, je me répétais immanquablement en rédigeant les lettres de motivation. Il fallait faire taire cette voix intérieure qui me disait que c'était ridicule et faire comme si, faire comme les autres. Faire quelque chose, n'importe quoi, plutôt que de rester dans ma chambre humide et sombre à maudire ma médiocrité dans l'automne qui s'installait. Mes candidatures restaient sans réponses. En désespoir de cause je postulai à un service civique. À Clichy-sous-Bois ou à Montreuil, il s'agissait d'aider des gens en galère à retaper leur appartement. Ce ne serait pas le boulot de ma vie, mais j'allais au moins apprendre à faire de l'enduit.

Contrairement à ce que François avait prédit, notre relation ne s'autodétruisit pas à la fin du mois d'août. Nous nous revîmes quelques fois pendant l'automne, sans cadre clair ni perspectives. Il connaissait mon

désarroi mais je ne crois pas qu'il crût avoir un rôle à y jouer.

C'est venu doucement. Un soir où François était chez moi, il a remarqué ce grand schéma de mes envies, de mes centres d'intérêt et de mes rêves, avec des bulles et des flèches dans tous les sens, que j'avais accroché sur l'un des murs de mon petit logement. J'appelais ça pompeusement « l'organigramme de ma vie ». Il était censé m'aider à y voir plus clair. Cela lui plut bien, cette bizarrerie, et il se mit à me parler de l'organisation de Fakir, des relations, des rapports de force. C'est l'air de rien que nous avons commencé à dessiner les contours du rôle que je pourrais avoir à Fakir. Il me décrivait un capharnaüm sans nom dans lequel je pourrais venir remettre de l'ordre, employant le mot « audit » presque sans ironie. Il commença à m'inviter à Amiens, une fois pour le bouclage, une autre pour filer un coup de main. Il me proposait aussi des activités mystérieuses et rocambolesques liées au tournage d'un film dont il ne voulait rien me dire, sinon qu'il avait quelque chose à voir avec Bernard Arnault. Un jour, il rencontra déguisé en Mexicain le secrétaire général de LVMH, Marc-Antoine Jamet. La semaine suivante, il retrouvait les comédiens de Jolie Môme dans leur théâtre de Saint-Denis pour enregistrer une fausse assemblée générale dont il avait écrit les dialogues.

François s'acharnait à ne me prévenir qu'à la dernière minute. À chaque fois j'avais déjà quelque chose de prévu, et je rechignais à annuler mes plans. Je ne pouvais pas. Tout François Ruffin qu'il

était, je ne pouvais pas tout laisser tomber et accourir. Je continuais à jouer le détachement, quand chacune de ses propositions me mettait dans un état pas possible, que je lui cachais, que je me cachais à moi-même. Pas franchement enthousiasmée par mon service civique, j'étais toujours attirée par Fakir et par François comme un papillon par la lumière. À un moment c'est devenu impossible de faire semblant, tant j'avais l'impression de jouer ma vie, tant j'étais effrayée à l'idée que cette occasion soit la dernière. Fin novembre je dus refuser une nouvelle invitation. J'en étais tellement désespérée que pour une fois je me permis les grands mots. Je lui avouai « mon envie d'être sauvée, d'être transportée, mon envie d'avoir envie de me fatiguer. » Surtout, surtout, qu'il continue à me proposer des trucs. Je l'en suppliais.

—

C'est venu doucement, et puis ça s'est fait d'un coup.

Le 10 décembre 2013, François me propose de venir à une réunion qu'il organise à Paris, pas très loin de chez moi. Cette fois je suis libre. Enfin, j'ai un truc de prévu, mais plus tard, disons que j'ai une fenêtre. Je peux y aller, je vais donc y aller, on verra bien. Passé 18 heures, je n'ai toujours pas de nouvelles. En attendant je tourne en rond, ce qui veut dire presque sur moi-même dans mes 14 mètres carrés. À chaque coup d'œil à l'heure qui avance, la fenêtre se rétrécit. Vers 18h30, je reçois le texto feu